



JEAN RICHEPIN



SE flatte de n'être point de notre commune race. Ses « os fins », ses « yeux de cuivre » et son torse d'écuyer, ont des origines mieux qu'aryennes. JEAN RICHEPIN est bien né à Médeah, en Algérie, en 1849, — mais son père était médecin militaire, et cette profession seule était coupable de cette transméditerranéenne naissance. Sa famille est originaire d'Ohis, en Thiérache (actuellement département de l'Aisne). Il y a un Richepin, violoneux-ménétrier au XVII^e siècle, à Hirson, capitale de la Thiérache. Le romancier s'est souvenu de sa terre natale dans *Le Cadet* et dans *Miarka*, en somptueuses et vivantes descriptions.

Il eut une enfance « trimballée » de garnison en garnison, comme il dit lui-même. Le petit enfant de troupe vit tour à tour Pau, Bourg, Uzès, Lyon, Cambrai, le camp de Châlons, Versailles et Avignon. Puis son père partit pour la Crimée ; et l'enfant alla habiter à Paris, faubourg de Belleville, chez des amis de sa famille. Peut-être à cette époque prit-il ses premières leçons d'argot.

Le major revint en 1859. Le petit JEAN avait dix ans : on le mit au lycée Napoléon, où il resta six ans :

Je ne regrette pas mon enfance. Les cours
Du collège me sont un souvenir morose :
Leçons, devoirs, pensums, haricots et chlorose,
Et l'ennui qui suintait aux quatre murs des cours.

Le voici bachelier : « Je veux être poète », dit-il à son père. Son père vit beaucoup d'inconvénients à lui permettre d'écouter une si malencontreuse vocation. Il l'emmène à Douai et l'enferme au collège sous prétexte de lui faire compléter ses études. Après un an, le jeune homme commença, sous son père, ses études médicales. Un ami conseilla l'Ecole Normale. C'était un acheminement. Le jeune RICHEPIN entra à l'institution Massin ; au bout d'un an il était reçu à Normale (novembre 1868) : « Je passai ma licence le premier de ma section, je l'avoue, écrit-il quelque part. Ma seconde année fut coupée par un congé de quatre mois, soi-disant pour cause de maladie. Puis la guerre arriva et je ne fus jamais cube. De mes seize mois à l'Ecole Normale, j'ai gardé

quelques très bons souvenirs, deux ou trois chères et solides amitiés, le bénéfice de vives discussions philosophiques et littéraires dans une société d'esprits alertes, aiguisés, curieux, une copieuse provision de lectures substantielles et surtout l'entraînement aux longues séances de travail. »

Donc, JEAN RICHEPIN quitta l'Ecole pour être un très brave franc-tireur, à la suite de Bourbaki. Entre temps il s'exerça au journalisme à Besançon.

Il passe la Commune à Paris et collabore au *Mot d'ordre*, au *Corsaire*, à la *Vérité*. La vie devient dure. Il se brouille avec sa famille, donne des leçons, puis est contraint de vagabonder : le Touranien reparaît. Il lance au vieux monde, comme une insulte, sa terrible *Chanson des Gueux*. Malgré une très belle défense de M^e Rousse, son livre, dénoncé par le prude *Charivari*, lui vaut un mois de Sainte-Pélagie et 500 francs d'amende. En sortant de prison, il avait, comme l'on pense, encore plus de haine pour les sédentaires aryas. Il s'engage comme matelot à bord d'un navire marchand. Lorsqu'il fera plus tard paraître ce livre de chants marins : *La Mer*, il pourra dire sans mensonge :

J'ai travaillé, mangé, gagné mon pain parmi
Des gaillards à trois brins qui me traitaient de mousse.
Je me suis avec eux suivé la gargarousse
Dans leurs hamacs, et dans leurs bocarts, j'ai dormi.

Il fut débardeur sur le port de Bordeaux ! Puis il revint à Paris, ayant vécu, pouvant infuser de la vie à des héros. Il se jeta dans la mêlée littéraire. Il n'était point inconnu, il fut vite célèbre.

Il fit des pièces et les joua : *L'Etoile*, *Nana Sahib* sur le théâtre de Sarah Bernhardt. Plus tard, avec Ponchon, derrière les décors de Rochegrosse, il récita des rôles de marionnettes, au délicieux théâtre de son ami Bouchor.

Ses romans, ses livres de vers sont nombreux. On en verra la liste exacte plus loin. Mais, à mesure qu'il avance dans l'existence, il se sent plus attiré vers le théâtre. Il lui faut la vie libre des planches. Il aime à crier ou à faire crier ce qu'il dit, ce qu'il pense : *La Glu* ; *Macbeth* ; *Nana Sahib* ; *Monsieur Scapin* ; *Le Flibustier* ; *Le Chien de Garde* ; *Le Mage* ; *Par le Glaive* ; *Vers la joie*.

Le Flibustier et *Par le Glaive* sont ses chefs-d'œuvre. Il y a, dans ces ouvrages, une grande force tragique et un bel élan vers la vérité.

Le chantre des *Gueux*, le débardeur aux puissants biceps, le Touranien dédaigneux, est aujourd'hui assagi, et vit en sage dans sa paisible maison de la rue Galvani... On voudrait le décorer. Mais le poète désire qu'auparavant on l'autorise à publier sa *Chanson des Gueux* sans points de suspension.

Un jour viendra peut-être où, moins orgueilleusement exigeant, le Touranien deviendra même académisable. Ce jour-là, l'habit vert aura trouvé un torse pas commun et les voûtes augustes auront des étonnements à entendre le puissant verbe de ce vrai poète !

RICHEPIN (JEAN), poète, auteur dramatique et romancier, né le 4 février 1849 à Médéah (Algérie). Fils d'un médecin militaire originaire de La Fère (Aisne). Fit ses classes aux lycées Napoléon et Charlemagne, puis resta deux ans à Douai, commença sa médecine sous la direction de son père; entra à l'Ecole Normale supérieure (lettres) en 1868. En 1870 s'engagea dans les Francs-Tireurs qui suivaient l'armée de Bourbaki. Après la guerre, il revint à Paris, collabora au *Mot d'ordre*, au *Corsaire*, à la *Vérité*. Fit une pièce avec André Gill, *L'Etoile*, qui fut jouée au Théâtre de la Tour d'Auvergne. Un peu après, il publiait la *Chanson des Gueux* qui, sur la dénonciation du *Charivari*, lui valut un mois de prison et 500 francs d'amende. A Sainte-Pélagie, il écrivit les *Morts bizarres*, et à sa sortie, il vécut de tous métiers bizarres : il fut matelot et, dit-on, débardeur à Bordeaux. Rentré à Paris, il devint rédacteur au *Gil Blas* et se jeta dans la mêlée littéraire. Bibliographie : *les Étoiles d'un Réfractaire* : *Jules Vallès* (1872) ; *la Chanson des Gueux* (1878) ; *Madame André*, roman (1874) ; *les Morts bizarres* (1876), nouvelles ; *les Carences* (1877), volume de vers ; *la Glu*, roman (1881) dont il tira une pièce jouée à l'Ambigu (1883) ; *Quatre petits Romains* (1882) ; *Miarka, la fille à l'ourse* (1883) ; *le Pavé* (1883) ; *Macbeth*, traduction littérale en prose, Porte-Saint-Martin (1884) ; *Nana Sahib*, drame (1884), même théâtre ; *Sappho* (1884) ; *Sophie Mornier* (1884), étude ; *les Blasphèmes*, recueil de vers (1884) ; *la Mer*, poésies (1886) ; *Monsieur Scapin*, comédie en vers, Théâtre-Français (1886) ; *Braves gens*, roman (1887) ; *le Flibustier*, comédie en vers, Théâtre-Français (1888) ; *Césarine*, roman (1888) ; *le Chien de garde*, drame, Menus-Plaisirs (1889) ; *le Cadet*, roman (1890) ; *Truandailles*, nouvelles (1890) ; *la Miseloque*, causeries sur le théâtre (1892) ; *Par le Glaive*, drame, Théâtre-Français (8 février 1892) ; *le Mage*, livret de l'opéra de M. Massenet (Opéra, 1892) ; *Vers la Joie* comédie, Théâtre-Français (1894).



A Angelo Mariani

Dussé-je m'exprimer militairement,
Sur vous, Mariani, voici mon sentiment!

J'adore la coca ; j'adore aussi le vin ;
Donc le vin de coca m'est doublement divin.

Morpanchevin